

La romancière dirige également sa compagnie, L'Entente cordiale, écrit et joue du théâtre. Pour la première fois, elle est sur scène pour interroger le récit.

Alice Zeniter

Vous tournez actuellement dans votre premier spectacle en tant que comédienne⁽¹⁾.

Qu'avez-vous appris de vous et du théâtre dans cette expérience ?

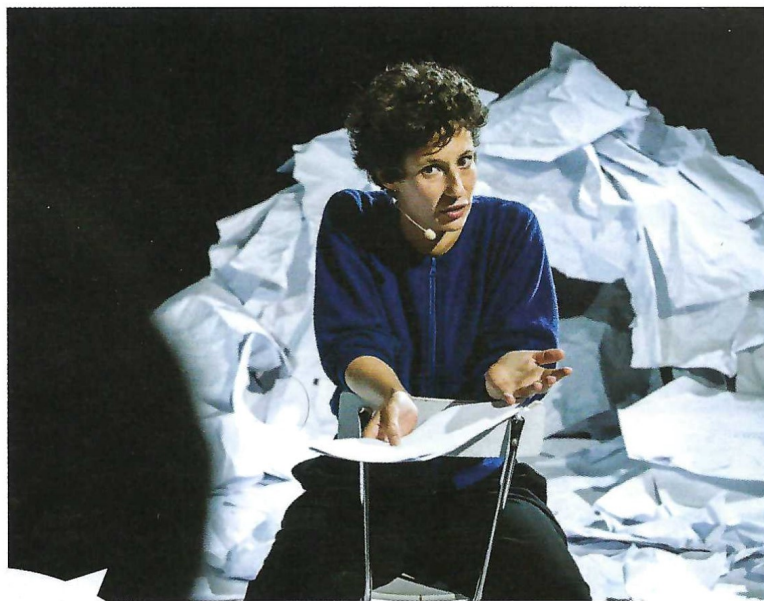
Je ne sais pas si ce que je vis là peut être défini comme une expérience de comédienne. Au départ, ce n'en était pas une. Après une vingtaine de représentations, je crois que je m'en approche peu à peu. J'ai découvert la relance d'énergie, le travail sur les mouvements, sur les possibles de la voix, sa puissance, sa tonalité. J'ai écrit ce personnage comme s'il était une version augmentée de moi-même, plus réfléchie, plus articulée, sans le doute.

Pourquoi avez-vous ressenti ce besoin de vous extraire de la fiction pour parler de vous à la première personne dans cette pièce ?

Ce n'est pas tant un récit de moi-même qu'une mise en commun de savoirs que je voulais partager. Ceux dont je parle ici sont tous très forts pour moi, presque charnels. Ils sont beaux et je ne pouvais les partager qu'à la première personne. Ils m'ont émue. Et je ne suis sans doute pas la seule à avoir été touchée. C'est pour cela que je voulais les partager d'égal à égal, sans me poser comme celle qui entend éduquer les autres. Je souhaitais surtout parler du dehors de la fiction. Un roman, c'est trois ans de travail, mais cela ne reflète pas la réalité d'un travail d'écrivain dans sa continuité, avec ses doutes, ses impasses.

L'autrice de théâtre est-elle traversée par les mêmes thèmes, les mêmes questionnements que la romancière ?
J'ai du mal à vous répondre. Je n'ai jamais pensé les choses comme cela. Souvent, une idée surgit et pour celle-ci, immédiatement, suit l'évidence du roman ou du théâtre.

« AU
THÉÂTRE,
UNE FOLLE
INTENSITÉ »



SIMON GOSSELIN

Alice Zeniter dans *Je suis une fille sans histoires* (2020)

Et puis, j'ai commencé par le théâtre, avant le roman. Il y a dans le théâtre une intensité folle dont je ne peux me départir. Le théâtre, c'est le cumul des savoirs des individus qui participent à un même projet. En cela, c'est très différent de la dimension démiurgique de l'écriture de romans. Le projet d'écrire me plaît, mais la pratique de l'écriture confronte son auteur à la solitude, à l'ennui, à des paliers que l'on n'est pas certain de franchir. J'aime le théâtre parce qu'il laisse de la place aux autres.

Après un seul en scène, des lectures théâtralisées et une création jeune public, avez-vous d'autres envies de théâtre ?
J'aimerais beaucoup me confronter à un espace scénique et à une distribution de plus grand format. Je vais bientôt travailler à l'adaptation de *Martin Eden* de Jack London, dans une transposition contemporaine. Ce sera une pièce sur le monde prolétaire féminin. Je ferai une collecte de paroles auprès d'ouvrières, chez moi en Bretagne. Puis viendra une phase d'écriture, pour moi d'abord, puis collective, au plateau. Pour la première fois, je vais conduire deux projets de front : un roman et une pièce de théâtre. La raison en est simple, les deux ont surgi au même moment. Il n'y aura pas de priorité de l'un sur l'autre. Ici, aussi, le premier venu dans le désir d'écrire l'emportera sur l'autre. ♦ PROPOS RECUEILLIS PAR CYRILLE PLANSON

(1) *Je suis une fille sans histoires*, de et avec Alice Zeniter, du 11 au 29 mai au Théâtre du Rond-Point.



PHOTO SIMON GOSSELIN

Spectacle

Femmes puissantes, en scène!

On ne va pas se raconter d'histoires, les femmes ont encore du pain sur les planches pour imposer leur voix dans le théâtre. Pour autant, les choses bougent, et depuis quelques années, une nouvelle génération d'autrices et de metteuses en scène talentueuses s'impose. Toute la saison, un florilège de voix fortes de femmes résonnent sur les scènes costarmoricaines, pour nous faire rire, réfléchir, et pourquoi pas faire bouger des choses en nous. Petit tour d'horizon de spectacles à ne pas manquer ces mois de mars et d'avril.

Un seul chiffre, glaçant. « 93 % des œuvres littéraires étudiées à l'école sont écrites par des hommes ». C'est ce que rappelait en septembre dernier l'artiste Sophie Degano, lors de la présentation de son exposition *Grâce à elles* à l'Hôtel du Département, avant de constater que « la plupart de nos références et modèles sont masculins ». C'est cette invisibilité des femmes dans l'Histoire qui l'avait poussée à les remettre sur le devant de la scène, à travers des portraits gravés, histoire de leur redonner vie, « car sans passé, comment se construire un avenir ? »

Cette (non) place accordée aux personnages féminins dans ces histoires qu'on se raconte depuis la nuit des temps, c'est no-

tamment ce que questionne la brillante Alice Zeniter dans son spectacle *Je suis une fille sans histoire*, qu'elle jouera à La Passerelle, à Saint-Brieuc, les 20 et 21 avril. « Une bonne histoire, aujourd'hui encore, c'est souvent l'histoire d'un mec qui fait des trucs. Et si ça peut être un peu violent, si ça peut inclure de la viande, une carabine et des lances, c'est mieux... ». Le temps d'une conférence-spectacle aussi drôle qu'érudite, la Costarmoricaine nous raconte les rouages de la fabrique des histoires et le pouvoir de la fiction. Et, ce faisant, déconstruit le modèle du héros, en révélant la manière dont on façonne les grands récits depuis l'Antiquité, ces récits dont nous sommes pétris et qui nous ont construits.

◀ Alice Zeniter sera sur la scène de La Passerelle les 20 et 21 avril, avec son spectacle *Je suis une fille sans histoire*.



PHOTO : PAULINE LE GOFF

▲ *De la disparition des larmes*, mis en scène et joué par Lina Paugam, à voir le 10 mars au Théâtre du Champ-au-Roy à Guingamp.

“ Une bonne histoire, aujourd’hui encore, c’est souvent l’histoire d’un mec qui fait des trucs

Des modèles pour se construire

Les figures que l’on choisit pour se construire, c’est tout le sujet du spectacle *Mes nuits avec Patti*, de la Compagnie La Volige, de Nicolas Bonneau. Fanny Chériaux, alias Fannytastic, y raconte le choc qu’elle éprouve lorsque, adolescente, elle découvre Patti Smith, devenue pour elle « *un modèle d’émancipation, d’intégrité artistique, de force intérieure* ». Dans ce récit-concert qu’elle jouera le 10 mars au Sillon à Pleubian, l’artiste se met dans les pas de son modèle avec sa voix hors norme, qu’elle accompagne au piano et à l’accordéon, pour dire ce que c’est qu’être artiste et femme, les forces et les difficultés que cela suscite.

Une semaine plus tôt, le 3 mars, direction le sud de la France, avec *Le rouge éternel des coquelicots*, mis en scène par François Cervantès, qui sera présenté à La Ville-Robert à Pordic. La comédienne Catherine Germain donne à entendre la voix de Latifa,

dont les parents sont arrivés dans les quartiers Nord de Marseille dans les années 1950, et qui y tient un snack. Le metteur en scène revient sur l’origine du spectacle : « *J’allais manger chez Latifa, et nous avons commencé à nous parler. J’étais impressionné par la puissance de son amour pour sa famille, pour ce quartier, pour cette enfance qu’elle a vécue là* ». Une rencontre déterminante, qui lui a donné l’envie que « *Latifa, par la parole, aille à la rencontre de ceux qui vivent ailleurs* ».

Autre trajectoire sur fond d’intégration, avec la pétillante Roukiata Ouedraogo, qui nous racontera avec énergie et autodérision son long parcours, riche en péripéties et en couleurs, dans son spectacle *Je demande la route*, le 5 mars au Sillon à Pleubian. « *Dans un juste mélange de drôlerie et de bienveillance, elle plonge le public dans des moments de vie truculents, des faubourgs de Ouagadougou au quartier Château-Rouge à Paris. Sans cynisme ni cliché* », relate le journal Le Monde.

Plongée au cœur de l’intime féminin

Le 10 mars au Théâtre du Champ-au-Roy à Guingamp, nous plongerons dans les méandres de nos cœurs avec le spectacle *De la disparition des larmes*, mis en

scène et joué par la talentueuse Lina Paugam. Depuis la tour de banlieue où elle habite, immobile depuis vingt ans, restée là à attendre celui qui est parti, une femme de 35 ans occupe ses journées avec les vieux de son immeuble, collectionne des phrases, regarde des vidéos zéro vue sur YouTube, et médite chaque jour sur ce qui reste et ce qu’on oublie.

Un portrait sensible d’une femme qui, à la suite d’un drame, perd la faculté de pleurer.

Les difficultés de la vie, les héroïnes déjantées de *La Galette des reines* sont bien décidées à s’asseoir dessus. Issu de reportages audio tirés de la vraie vie, ce spectacle de Camille Kerdellant et Rozenn Fournier donne la parole à des femmes hors des clous : une jeune cleptomane qui joue à cache-cache avec des vigiles dans un supermarché, deux ex-toxicos à la retraite qui boivent le thé

franchise, réalisme et audace, Didier Guyon met en scène des paroles authentiques, brutes, drôles ou tragiques, qui montrent là aussi une incroyable énergie de vie, malgré les obstacles rencontrés.

“ Des moments de vie truculents

Place à l’humour avec **Nora Hamzawi**. Souvent acide et toujours drôle, la comédienne débarque à Pleubian le jeudi 28 avril pour épingler notre époque et dégainer ses interrogations de jeune femme surprise d’être déjà trentenaire. Maternité, crises de couple, épanouissement sexuel... Que ce soit dans ses chroniques sur France Inter ou dans ses spectacles, l’humoriste dresse un portrait-robot décapant de ses névroses. Une voix forte, tout



PHOTO : FABRIENNE DAPPELLEAU

▲ Le parcours de Roukiata Ouedraogo du Burkina Faso aux scènes parisiennes, sur la scène du Sillon le 5 mars à Pleubian.

en vantant les mérites du crack comme source de jouvence... Un spectacle cash et piquant, qui questionne dans la joie notre morale, nos certitudes et nos choix, à voir le 24 mars à l’espace Victor-Hugo de Ploufragan.

Pas de fard ni de tabou non plus avec *L’origine du monde*, de la Compagnie Fiat Lux, qui sera présenté le 2 avril au Sémaphore à Trébeurden. Ce spectacle nous invite à entendre les témoignages d’une cinquantaine de femmes, pour une plongée en apnée au cœur de l’intime féminin. Avec

comme celles de toutes ces femmes qui empoigneront les scènes costarmoricaines, avec un besoin urgent de dire leurs joies, leurs colères, leurs doutes et notre monde. ▶ **Stéphanie Prémel**

► Nos spectacles coup de cœur : cotesdarmor.fr/nos-spectacles-coups-de-cœur

Retrouvez l’interview complète d’Alice Zeniter

► + SUR cotesdarmor.fr/mag185 ou scannez le QR Code p. 2

CULTURE/SCÈNES



Seule sur un plateau jonché de feuilles, Alice Zeniter nous entraîne dans les méandres les plus intimes de l'écriture. PHOTO SIMON GOSSELIN

L'écrivaine Alice Zeniter dans l'exercice de ses fictions

La romancière a conçu à la Comédie de Valence «Je suis une fille sans histoire», courte pièce itinérante où elle explore, seule en scène, tous les ressorts de la narration.

On est à la Fabrique, une ancienne porcherie réhabilitée en petite salle de 120 places, l'un des trois lieux de la Comédie de Valence, à l'orée d'un bois, au bord d'une autoroute dont on entend la rumeur continue lorsqu'on s'y promène avant une représentation. Ce pourrait être le début d'un récit, et montrer comment on est tous en permanence traversés par une multitude d'embryons de fictions sans qu'on n'y prenne garde est l'un des sujets de *Je suis une fille sans histoire*, écrit et joué par Alice

Zeniter. L'écrivaine entre en scène, elle nous remercie d'être venus, et se présente rapidement : «*Je suis Alice Zeniter, je suis romancière, et pendant une heure et quart, je vais vous parler du récit.*» Avec une pointe d'étonnement, on pense qu'on va assister à une conférence, et on a raison. *Je suis une fille sans histoire* est bien un cours palpitant et ultrapédagogique sur la narration, et ce qui différencie une bonne histoire d'un récit qui tombe des mains, selon des critères quasi inchangés depuis plusieurs milliers d'années, c'est-à-dire Aristote. Mais on a aussi tout à fait tort : si l'actrice sur scène ne se livre pas à l'interprétation d'un personnage, elle s'empare à être elle-même dans une version grossière et exagérée de sa personne, une Alice Zeniter qui nous entraîne dans les méandres les plus intimes de l'écriture – en s'exposant à la première personne, ce qu'elle ne ferait pas si elle était

conférencière, soumise à la troisième personne du singulier.

Orteils. On n'est pas au Stade de France, ni devant Mick Jagger, mais l'énergie avec laquelle l'écrivaine embarque son auditoire peut donner le sentiment d'assister à un concert des Rolling Stones qui ne souffriraient d'aucune fatigue de l'âge et chercheraient à nouer une relation avec chaque spectateur pris dans sa singularité. Pendant son court show, donc, Alice Zeniter nous fait participer à l'atelier d'écriture d'Aristote et comprend la différence entre une métalepse et une idée affectante. Un tapis de feuilles volantes blanches recouvre le plateau, et un igloo, lui aussi constitué de feuilles, matérialise, dans sa fragilité, le seul refuge possible lorsque l'inspiration fonde, que les mots s'échappent et qu'il ne reste qu'à disparaître sous l'amas de feuilles. Pourquoi pleure-t-on quand un per-

sonnage fictif est tué ? Pourquoi est-il si difficile pour un écrivain – à moins d'avoir la bonne excuse de mourir en cours d'écriture, comme Bolaño avec *2666* – d'abandonner une intrigue en son milieu ? Est-ce que les journalistes obéissent sans le savoir aux règles édictées dans *la Poétique* lorsqu'ils s'attellent à des portraits de Macron ou de Hollande ? Existe-t-il, dans l'histoire de la littérature, une héroïne dont la vie ne puisse pas être résumée par : «*C'est une femme mariée qui tombe amoureuse d'un autre homme et qui se jette sous un train.*», «*s'empolonne, ou résiste à sa passion en entrant au couvent.*» ? Le corps exhibé-t-il tout en les dissimulant une floraison de récits qui ne demandent qu'à être déchiffrés ? Et à ce moment précis, Alice Zeniter grimpe sur une table, dénoue ses chaussures, pour se livrer à une analyse sémiologique de ses orteils dans un exercice de géographie corporelle qui prouve,

exemples à l'appui, comment le corps crypte le passé. *Je suis une fille sans histoire* écarte donc un titre fictionnel – car les gens sans histoire, conclura-t-elle, ça n'existe pas.

Buffet. Le seul ennemi, pour cette pièce qui s'adresse à tous, de 15 à 95 ans, c'est le vent, puisque les feuilles derrière lesquelles sont inscrits des noms ne sont pas fixées. Impossible donc de la jouer dans un champ. Elle est cependant amenée à voyager, jusqu'à deux heures de route de Valence, dans des villages de la Drôme et de l'Ardèche, mais aussi dans n'importe quelle salle de classe, grâce à la scénographie mobile, légère, pratique et graphique du metteur en scène et auteur Marc Lainé, nommé il y a peu à la tête de la Comédie de Valence, où Zeniter est artiste associée. Il est formidable qu'une écrivaine, ex-prof, qui a vendu 600 000 exemplaires de *l'Art de perdre*, choisisse finalement de prendre la route avec sa compagne pour une première vraie expérience de comédienne, où elle s'attaque, joyeusement, à ce qui la passionne et la (pré) occupe constamment. L'itinérance est à la mode. Suite logique de la décentralisation, c'est le théâtre qui se déplace et essaime chez les gens. La particularité de la Comédie de Valence, qui produit le spectacle d'Alice Zeniter, est que le label «centre dramatique national» lui a été accordé il y a dix-neuf ans sur la base de ces petites formes voyageuses conçues par l'acteur et metteur en scène Philippe Delagüe, rejoint par Christophe Perton. La compatibilité du théâtre itinérant avec l'épidémie actuelle est souvent louée. En pratique, elle semble fortement contrariée. Tout l'intérêt des déplacements en grande ruralité est la rencontre avec les spectateurs qui organisent fêtes, discussions, buffet, après la représentation, ce qui est actuellement impossible. Marc Lainé, dont la Comédie coproduit également l'itinérante *Vie invisible* de Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix jusqu'au 16 octobre, compte bien développer des projets plus musicaux et plastiques in situ, qui dialoguent avec les paysages de l'Ardèche et de la Drôme.

ANNE DIATKINE

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE écrit et joué par ALICE ZENITER. À la Scène nationale 61 d'Alençon (61) les 14 et 15 octobre, au Grand R de La Roche-sur-Yon (85) le 17 février 2021, à la Comédie itinérante de la Comédie de Valence du 24 février au 26 mars, au Théâtre du Rond-Point (75008) du 30 mars au 11 avril, à la Passerelle de Saint-Brieuc (22) les 21 et 22 avril.



Réserver : les spectacles à ne pas manquer cette semaine !

(...)

Je suis une fille sans histoire, texte et jeu Alice Zeniter

L'écriture et le théâtre, depuis toujours, Alice Zeniter conjugue les deux. Elle vient de publier un roman, Comme un empire dans un empire, et crée à la Comédie de Valence, du 6 au 10 octobre, Je suis une fille sans histoire, dont elle est l'autrice et l'interprète. Un seule en scène qui s'interroge sur la fabrique des histoires, envisagé à l'aide du regard extérieur du circassien Matthieu Gary. "Tout ce que nous exprimons de notre connaissance du monde est médié par le langage et par une mise en récit. En d'autres termes, chaque fois que nous essayons d'exprimer quelque chose, nous racontons des histoires..." Sous forme de conférence sur la narratologie, Alice Zeniter nous fait part de ses questionnements sur la différence entre la fiction et le mensonge et sur la nécessité de l'émergence de nouvelles formes de récit.

L'aventure invisible, mise en scène Marcus Lindeen

Le metteur en scène et cinéaste suédois Marcus Lindeen nous invite dans L'aventure invisible à suivre le parcours de trois personnes dont le cours de la vie a bifurqué au point de les obliger à "repenser les fondements de leur identité". Une scientifique victime d'un AVC qui lui fait perdre la mémoire, un homme qui reçut la première greffe totale du visage et une cinéaste qui revisite l'œuvre photographique de l'artiste queer Claude Cahun. Autant d'expériences qui permettent d'interroger de concert la recherche en science et dans l'art. A voir du 10 au 17 octobre, festival d'Automne à Paris au T2G à Gennevilliers.

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis

Annulées en mai dernier, les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis se déroulent finalement du 13 octobre au 12 décembre dans neuf lieux partenaires. Douze chorégraphes sont au programme, avec notamment cinq créations signées Julie Nioche, Smaïl Kanouté, Maxence Rey, Marco D'Agostin et Pol Pi. L'international, pour cette édition, est peut-être réduit mais bel et bien là avec les premières en France de Lara Barsacq (France/Belgique), Zebradans (Suède) et Ula Sicke (Canada/Pologne/Belgique). Sans oublier les spectacles de Youness Aboulakoul, Meytal Blanaru, Cassiel Gaube et Benjamin Kahn. Autant dire, un superbe éventail de découvertes.

(...)

à partir du
6
Oct.

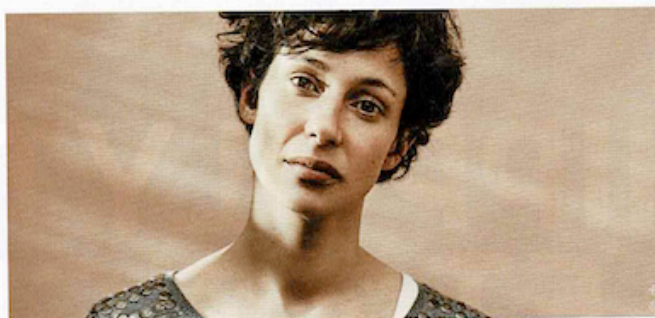
JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE

Comédie de Valence
et tournée

Alice Zeniter

Les œuvres des autres

Aussitôt après la publication de son nouveau roman *Comme un empire dans un empire*, l'autrice de *L'Art de perdre* passe au théâtre, qu'elle a toujours pratiqué comme assistante et actrice (avec Brigitte Jaque-Wajman, Julie Bérès...) et joue elle-même sa pièce, *Je suis une fille sans histoire*.



Théâtral magazine : Que représente pour vous cette double activité littéraire et théâtrale ?

Alice Zeniter : Le théâtre peut être vu comme une activité plus complexe, car on suit plusieurs participations à la fois, et plus simple et plus rapide. Quand quelque chose bloque, ce n'est pas à soi seul de trouver la solution. La dynamique collective peut être un soulagement.

Comment est né le projet de *Je suis une fille sans histoire* ?

J'avais envie de faire quelque chose qui aurait la forme d'une conférence sur les œuvres littéraires, la narration, l'histoire des textes, la forme des récits. Je suis une universitaire et une autrice. Dans les colloques,

on n'a pas de corps, pas de première personne. Je voulais travailler à la première personne et aussi intégrer des obsessions personnelles. J'étais prête à partir avec un texte très simple et ma valise. Marc Lainé m'a demandé de prendre mon temps et d'aller plus loin dans la forme théâtrale. J'ai développé ce que j'avais écrit mais le texte sera définitif après les répétitions et la rencontre avec le public. La metteuse en scène que je suis ne respecte pas l'autrice que je suis aussi !

Comment se déroule votre texte ?

Beaucoup de grandes œuvres sont convoquées. Des classiques. *Sherlock Holmes*, avec qui j'ai un rapport très particulier. *Harry Pot-*

ter aussi, car, quand on s'adresse au public, il faut tenir compte des œuvres qui ont eu un lectorat considérable... Mais je vais au-delà de la littérature en parlant de la façon dont les journalistes et les scénaristes construisent leurs textes. Quant au titre, à chacun de voir ce qu'il sous-entend.

Vous avez pris comme "regard extérieur" un artiste qui fait du cirque, Matthieu Gary.

Matthieu Gary fait des spectacles de cirque qui incluent la gravité, la recherche théorique. Nous ne travaillons pas de manière circassienne. Il est, pour moi, un spectateur professionnel. Il me corrige, me reprend. On corrige ensemble mes blagues. Et c'est hyper-compiqué, les blagues de sémiologie !

Vous êtes seule en scène. C'est, pour vous, une expérience inédite ? Marc Lainé a imaginé l'espace où vous évoluez.

Le décor de Marc Lainé est un entassement de papiers froissés, une banquise, un paysage hivernal. Au milieu, il y a un bureau et une chaise qui ressemblent à mon espace personnel. Je ne crois pas qu'en jouant, je m'y sentirais seule. Je suis dans le partage avec le public. Je verrai les visages des gens, je verrai s'ils suivent ce que je dis. Et je ne serai pas seule dans mon esprit : les œuvres dont je parle sont dans ma tête, avec moi.

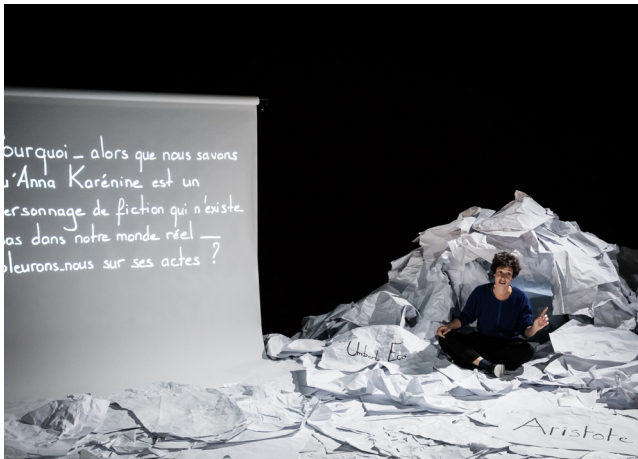
*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Je suis une fille sans histoire*, de et avec Alice Zeniter. Comédie de Valence, place Charles-Huguenel 26000 Valence, 04 75 78 41 70, du 6 au 10/10. Puis en tournée.

Lorraine de Sagazan et Alice Zeniter: ça Valence pas mal

12 OCT. 2020 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

L'une met en scène, l'autre écrit et joue, les deux font partie de l'ensemble artistique mis en place par Marc Lainé, le nouveau directeur du CDN Drôme – Ardèche, la Comédie de Valence. Chacune signe un spectacle hybride qui sillonnera les villages et bourgades de la région.



Scène de «Je suis une fille sans histoire» © Simon Gosselin



Scène de «La vie invisible» © Christophe Raynaud de Lage

Les spectacles de Marc Lainé nous ont habitué à sa façon de flirter avec plusieurs arts en même temps et c'est ce qu'il développe dans « l'ensemble » de douze artistes réunis autour de lui et présentés dans un tableau, une constellation d'étoiles qui s'éclairent mutuellement. Au centre, la bouille à lunettes de Marc Lainé, assurément la plus âgée de toutes, et autour de lui : Bertrand Belin, Stephan Zimmerli, Silvia Costa, Neo Nec, Eric Minh Cuong Castaing, Cyril Teste, Alice Diop, Marie Sophie Ferdane, Lorraine de Sagazan, Tunde Deak, Penda Diouf et Alice Zeniter. Soient des cheminements qui traversent la musique, les arts visuels, la danse et les arts du mouvement, l'art numérique, le cinéma, le jeu et la performance,

la mise en scène et l'écriture. La plupart des artistes ne se résumant pas à un seul art ni à une seule catégorie. Hybride apparaît comme un maître mot de cette aventure naissante. Air du temps ?

C'est aussi ce qui définit la jeune compagnie Animal architecte réunissant l'actrice et metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid. Elles revendiquent « un goût affirmé pour le montage, la juxtaposition, voire le coq-à-l'âne – le refus de travailler selon des catégories, y compris esthétiques – le désir de faire varier les configurations », bref une « tentative d'élaborer au présent un art hybride, à la fois sensible et intelligent, intuitif et rigoureux », en commun donc à ces aventures. Ici un CDN, là une jeune compagnie. Une exhalation de l'hybridation, du métissage qui s'oppose à l'hypertrophie des catégories exclusives, genre : noir c'est noir et blanc c'est blanc.

A Valence, Marc Lainé veut donner corps à « un lieu de création transdisciplinaire » via « un ensemble artistique d'horizons complémentaires ». A cela s'ajoute le choix chaque année d'une compagnie régionale et d'« un chorégraphe emblématique dont le travail déborde le strict champ chorégraphique ». Projet ambitieux dont la visibilité sera accrue dès lors que les travaux en cours à la Comédie seront achevés.

Par ailleurs, loin de faire table rase de l'histoire de la Comédie de Valence, Marc Lainé reprend à son compte, en souhaitant la développer et la diversifier, une aventure que se sont refilée ses prédécesseurs comme un trésor de guerre : « la Comédie itinérante » mise en place naguère par Philippe Delaigue. Soient des spectacles ne nécessitant pas une installation complexe ni une lourde équipe et qui vont de village en village dans la Drôme et l'Ardèche, recevant un accueil toujours curieux et chaleureux d'un public devenu fidèle au fil des années, mais trop éloigné de Valence pour aller régulièrement au théâtre en ville, ce dernier venant donc à lui. C'est le cas des deux spectacles qui ouvrent cette saison.

Alice Zeniter nous raconte des histoires

Alice Zeniter a conçu, écrit et interprète seule *Je suis une fille sans histoire*, joli titre qui ne va pas sans malice car Zeniter est, à elle toute seule, un atelier à histoires comme le prouvent tous ses romans. Pour pour n'en citer qu'un, citons *L'Art de perdre* (qui a reçu le Goncourt des lycéens et le prix littéraire du Monde en 2017). Le roman raconte l'histoire noueuse de sa famille sur trois générations. Une multitude d'histoires et de personnages, tous attachants depuis le grand-père Ali (un montagnard kabyle aux lourds silences, devenu harki), jusqu'à sa petite-fille Naïma, née en France et venant pour la première fois en Algérie, un pays où « les bruissements de l'arabe » sont « familiers à son oreille sans qu'elle puisse pourtant en saisir le sens », en passant par Hamid, le fils d'Ali, arrivé en France en 1962 dans un camp de transit. Dans le prologue à ce livre, Alice Zeniter s'interroge : « si j'écrivais l'histoire de Naïma, cela ne commencerait pas par l'Algérie. Elle naît en Normandie. c'est de ça qu'il faudrait parler ». Pas si simple. Car « si l'on croit Naïma, l'Algérie a toujours été là, quelque part ». Alors à vingt-neuf ans, il lui faudra faire le voyage, en ferry bien sûr, « pour que le pays ressurgisse du silence ». Et c'est pourquoi Alice Zeniter est une fille pleine d'histoires.

Passée par l'Ecole normale supérieure, elle a bifurqué vers le théâtre et l'écriture. Elle fait ses premières armes au Théâtre de Vanves sous la houlette de José Alfarobba (bonjour José, comment vas-tu ?), devient dramaturge de metteuses en scène allant de Brigitte Jaques-Wajeman à Julie Bérès, publie des romans comme *Sombre dimanche* (prix du livre Inter 2013) et récemment *Comme un empire dans un empire* (Flammarion).

La voici de retour au théâtre (après *Quand viendra la vague*, une pièce publiée à L'Arche l'an dernier), et dans les grandes largeurs, comme disait Henri Calet, puisqu'elle se présente seule en scène et parle en son nom dans *Je suis une fille sans histoire*. Confession ? Conférence ? Monologue ? Cours magistral ? Un peu de tout, un tressage hybride, vous dis-je. Le public est tour à tour un confident, un élève sommé de répondre, un spectateur ébahi de voir une actrice parler en se déchaussant de ses orteils, et, le plus souvent, un auditeur attentif d'une conférence décalée. La feuille de salle est un délice : elle ne parle pas du spectacle, mais des passages du texte qui ont été coupés, en particulier celui des doudous. C'est-à-dire les premiers personnages de fictions que rencontre l'enfant.

Trente ans et des poussières plus tard, Alice Zeniter, zappant ses doudous, nous raconte ses autres amours de fictions : pourquoi elle est tombée raide amoureuse d'Anjolas (le copain de Marius qui meurt sur une barricade dans *Les Misérables*), et pourquoi les amours et le suicide d'Anna Karénine l'agacent. « Vous avez déjà pleuré sur la mort d'un personnage de fiction ? » nous demande-t-elle en évoquant un article d'Umberto Eco. Tour à tour romancière et conférencière – l'actrice fait la navette –, elle nous régale le cerveau de « narratologie » et de « sémiologie » dont la soirée s'annonce comme devant être « un cours d'initiation » (ravivant au passage, chez certains spectateurs, les souvenirs quasi proustiens de la défunte (?) revue *Communications* dont Roland Barthes dirigea quelques numéros) avec, à l'appui, plusieurs schémas explicatifs dessinés au tableau sur lequel sont également projetées différentes citations, la première étant due à Umberto Eco, une des sources récurrentes de la conférence-spectacle, une autre étant l'incontournable *Poétique* d'Aristote, ouvrage étudié par Zeniter lors de ses études théâtrales et au programme du concours lorsqu'elle préparait Normal Sup, nous raconte-t-elle.

Comme c'était à espérer et à prévoir, la romancière et la conférencière, main dans la main, dénoncent la prédominance des héros de fictions mâles depuis que les récits de chasseurs ont écrasé de leur arrogance les humbles récits des cueilleuses (faisant référence à *La Théorie de la fiction-panier* de la proluxe Ursula K. Le Guin). C'est gai et érudit à la fois, sérieux et loufoque, blanc et noir, hybride, vous dis-je. Comme le décor : sur le côté droit, une docte table de conférencière avec sa chaise et son thermos, et à gauche, le tableau. Entre les deux, un amas de feuilles blanches grand format, certaines portant au revers un nom que Zeniter nous donne à voir, l'amas de feuilles blanches constituant une sorte d'igloo, la caverne rêvée de l'écrivaine et/ou de la conférencière narratologue. Vous ne repartirez pas les mains vides. Alice Zeniter vous fait cadeau d'un joli mot du genre féminin : la métalepse. C'est presque aussi beau que le mot masculin palimpseste mais cela n'a rien à voir. C'est l'histoire d'un.e intrus.e ou, si vous préférez, d'un.e invité.e surprise, je ne vous en dis pas plus.



Lorraine de Sagazan et ce que voient les non-voyants

Autre artiste de la galaxie de la Comédie de Valence, pour *La Vie invisible*, Lorraine de Sagazan retrouve Guillaume Poix avec lequel elle avait collaboré pour *L'Absence de père d'après Platonov* de Tchekhov (lire ici), spectacle qui, comme les précédents, interrogeait non seulement une œuvre mais, tout autant, la position du spectateur. Cette fois, c'est le spectateur qui est le point de départ de *La Vie invisible*: comment un non-voyant voit un spectacle ? Et comment raconter ça ?

Sans le savoir, ni s'être concertées, Alice Zeniter et Lorraine de Sagazan se rejoignent au bord d'une même rivière, d'un questionnement proche. Lorraine de Sagazan et son équipe se sont appuyées sur les témoignages d'un groupe de spectateurs non-voyants, habitués à venir au théâtre voir des spectacles sans les voir mais tout en les voyant comme « voient » les aveugles.

Le spectacle s'est finalement focalisé sur le témoignage de Thierry Sabatier jusqu'à ce que Lorraine de Sagazan lui propose de franchir le Rubicon. C'est lui, le premier, qui apparaît sur le plateau avec sa canne et nous parle : « Bonjour, je m'appelle Thierry, j'ai 55 ans, j'habite à Valence dans la Drôme et je suis non-voyant. » Il ne l'a pas toujours été. Et les circonstances de l'accident qui l'ont conduit à perdre la vue ne sont pas anodines. Mais avant d'en venir là, Thierry nous raconte une histoire, une histoire de théâtre. Un souvenir qui l'a beaucoup marqué, une scène dont il se souvient précisément, sans pour autant se souvenir du nom de la pièce, ni celui de l'auteur, ni ceux des personnages, des acteurs, de la personne qui les a mis en scène. Rien, sauf la scène d'un couple, un homme et une femme qui s'affrontent à propos d'un enfant et d'un accident arrivé à ce dernier. N'en disons pas plus.

Peu importe que l'on reconnaisse ou pas la pièce. Car, peu à peu, la fiction, interprétée par un acteur et une actrice, réanime des souvenirs enfouis de Thierry, une phrase de son père, un père parti, qu'il n'avait jamais voulu revoir même après la mort de la mère, à cause du mal qu'il leur avait fait. Il a, cependant, récupéré chez lui après son décès une boîte sur laquelle était écrit : « à brûler si jamais ». Une boîte pleine de lettres. Adressées à la mère de Thierry et jamais envoyées. Est-ce la fiction qui rattrape la réalité, une fois de plus, ou la réalité qui fait le lit de la fiction ? Thierry Sabatier est-il le fils de ce père ou bien l'arrière-rejeton de Tirésias ? L'acteur Romain Cottard (habitué de spectacles de Lorraine de Sagazan et collaborateur artistique et dramaturge du spectacle écrit par Guillaume Poix) lira une de ces lettres à l'actrice Chloé Olivères sous le regard de Thierry Sabatier. Une fin vertigineuse qui se conclut par ces mots (d'auteur) que met Guillaume Poix dans la bouche du non-voyant Thierry adressés à celle qui est à deux pas de lui : « Chloé, est-ce que je peux te regarder ? »

Je suis une fille sans histoire : après la création à la Fabrique de Valence du 6 au 10 oct, le spectacle se donnera les 14 et 15 à la Scène nationale d'Alençon. L'année prochaine, après le Grand R de la Roche-sur-Yon le 17 fév, le spectacle partira en tournée itinérante en Drôme-Ardèche du 24 fév à la fin mars avant de venir à Paris au Théâtre du Rond-Point du 30 mars au 11 avril puis à la Passerelle de Saint-Brieuc les 21 et 22 avril.

La Vie invisible, dans différents villages de Drôme-Ardèche, jusqu'au 16 oct, puis du 2 au 13 mars au Théâtre de la Ville à Paris et du 16 au 20 mars au Théâtre des deux rives, CDN de Normandie-Rouen.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

L'AUTEUR

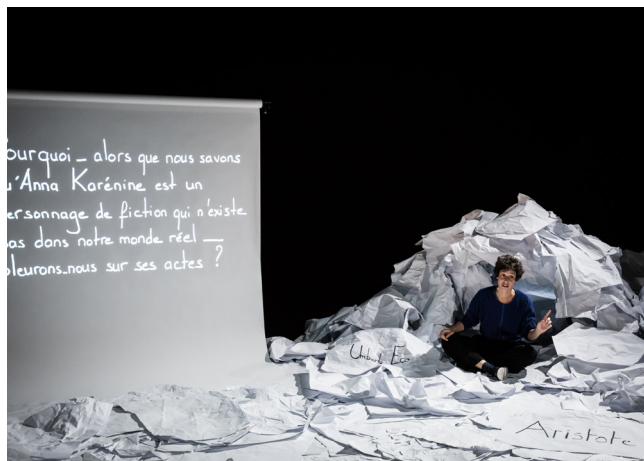
JEAN-PIERRE THIBAUDAT

journaliste, écrivain, conseiller artistique



Alice Zeniter par Alice Zeniter

Seule en scène dans son propre rôle, la romancière et metteuse en scène fournit les armes nécessaires pour déconstruire le pouvoir du récit. Une conférence enlevée et réjouissante.



Scène de «Je suis une fille sans histoire» © Simon Gosselin

Et si, finalement, nos vies n'étaient que d'immenses récits ? Des empilements de matériaux textuels, venus parfois de loin, sur lesquels, sans le savoir, nous nous retrouverions aujourd'hui juchés ; desquels, pis, nous serions constitués, biographiquement, intellectuellement, voire intimement. [Point de départ de la conférence théâtrale qu'à conçue et écrite Alice Zeniter, le constat a de quoi faire chanceler. Seule en scène dans son propre rôle, celui d'une romancière, normalienne, qui voudrait s'affranchir de la toute-puissance du récit, elle ne se contente pas d'ausculter le fameux « Il était une fois », de décortiquer le pouvoir des contes ou de la fiction.](#) Elle tente plutôt de fournir à tout un chacun les armes nécessaires pour comprendre les implications des mises en récit, passées et présentes, culturelles et politiques, dans sa vie.

Pour cela, l'autrice de *Juste avant l'oubli*, *L'Art de perdre* et *Comme un empire dans un empire* ne recule devant aucune audace conceptuelle. Telle une Barthes de notre temps, elle convoque les bases de la narratologie et de la sémiologie, qu'elle sort de leur tour d'ivoire universitaire pour les mettre à la portée de tous. La voilà, alors, qui tance la Poétique d'Aristote, explique le test de Bechdel, s'émerveille devant *Quelques commentaires sur les personnages de fiction* d'Umberto Eco, se plonge dans les analyses préhistoriques d'Ursula Le Guin ou rend limpide – et c'est une gageure – la théorie des machines affectantes de Frédéric Lordon. Le tout saupoudré d'outils d'analyse littéraire comme le triangle sémantique ou le schéma narratif. Ainsi condensé, l'exercice pourrait donner l'impression d'un cours de prépa lettres accéléré, réservé à un petit club d'initiés.

A l'épreuve des planches, et c'est là le tour de force d'Alice Zeniter, il n'en est rien. [Grâce à une capacité pédagogique remarquable, elle réussit à tenir sa ligne de crête, à ne jamais tomber d'un côté ou de l'autre du ravin, dans le précipice de la vulgarisation simplificatrice ou de la leçon magistrale élitiste.](#) Loin d'une sémiologie ou d'une narratologie « pour les nuls », elle vogue d'Anna Karénine à Superman, de Frodon à Macron, avec, toujours, et sans didactisme, la volonté de raccrocher tout le monde aux wagons. Plutôt que de suivre une logique descendante, surplombante, et donc méprisante, son texte, habilement construit, part du vécu, du terrain, de l'expérience pour emmener ses auditeurs, progressivement et sans qu'ils s'en aperçoivent vraiment, dans des sphères intellectuelles qui pouvaient leur sembler, de prime abord, inaccessibles.

Surtout, elle ne déconstruit pas pour son bon plaisir littéraire le pouvoir du récit, mais révèle son caractère politique, aussi incontournable que perfide, capable d'effacer l'entourage du héros (ces chasseurs qui ont fait oublier les cueilleurs), d'ériger la femme en faire-valoir de l'homme ou de transformer la question de la dette publique en problème qui affole les foules. [Même si elle mériterait d'être, sur sa fin, resserrée, la partition textuelle profite aussi de la présence d'Alice Zeniter.](#) Au milieu de ces feuilles de papier froissées qui la constituent autant que l'igloo qu'elle habite, elle fait montre d'humour et d'auto-dérision, d'espièglerie tendre et d'ironie mordante, qui lui permettent de se départir des habits des traditionnels conférenciers, un peu barbants, pour rejoindre le club de ceux, tel Frédéric Ferrer, capables de faire vibrer la pensée.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr



Le cours magistral d'Alice Zeniter sur l'art du récit

Publié le 10 octobre 2020

A la Comédie de Valence, Alice Zeniter questionne l'importance de la fiction par rapport au réel dans un seul-en-scène drôle et singulier. Entre monologue, confession intime et dissertation éclairée, la romancière et dramaturge s'amuse des mots, des idées et mène une réflexion fulgurante sur la force du récit dans nos quotidiens.

Cheveux, bruns bouclés, coupés courts, tenue ample, **Alice Zeniter** entre sur scène comme elle entrerait dans un amphithéâtre. Fine, elle sait tout de suite captiver l'attention de son auditoire. Elle parle d'elle, de son métier, de sa passion. Ce qu'elle préfère ce sont les mots, les histoires, les récits. Elle s'y plonge avec gourmandise. A 34 ans, elle a déjà publié sept romans, obtenu plusieurs prix littéraires. Sa curiosité, son goût de la perfection, de l'apprentissage, la poussent à creuser, à chercher d'où vient cet intérêt commun pour la fiction, et comment en désacraliser la puissance évocatrice et émotionnelle.

Le récit plus fort que le réel

S'appuyant sur les écrits de la romancière américaine **Ursula Le Guin**, l'érudit italien **Umberto Eco**, les philosophes **Aristote** et **Frédéric Lordon**, elle



construit une thèse drôle autant que savante, s'amuse à entremêler à ses réflexions les histoires de Superman, de Jon Snow, sans oublier de mentionner son « crush » secret pour Enjolras, un des personnages des *Misérables* de **Victor Hugo**. Déconstruisant la magie du récit pour mieux la réinventer, **Alice Zeniter** explique comment les cueilleurs de la préhistoire, aux histoires ennuyeuses, se sont fait voler la vedette par les chasseurs aux vies plus palpitantes.

Le public pour témoin

Choissant la forme directe en s'adressant directement aux spectateurs, la romancière invite à surfer sur le flot foisonnant de ses pensées. L'écrivaine se confesse, se livre avec beaucoup d'autodérision. Elle a le sens du rythme, du suspens. **Alice Zeniter** joue avec les mots, les récits, se délecte de leur puissance romanesque. Tour à tour professeur, amie, auteure, elle multiplie les styles, les tons, attrape l'attention pour le plus grand plaisir de tous.

Entre réalité et onirisme

Dans le décor blanc, poétique, fait de feuilles blanches, concocté par **Marc Lainé**, la romancière navigue comme un poisson dans l'eau. Un peu trop peut-être, emportée par sa propre verve, elle a un peu de mal à conclure, rajoutant une dernière assertion intéressante certes mais pas forcément nécessaire. Rien de grave, **Alice Zeniter** a du talent, une présence scénique incroyable et une plume vive. Avec *Je suis une fille sans histoire*, elle signe un spectacle itinérant particulièrement futé, une belle histoire qui fait mouche.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valence



**Je suis une
fille sans
histoire d'Alice
Zeniter**
**La Comédie de
Valence**
dans le cadre

de la **Comédie itinérante**

**Spectacle créé le 6 octobre 2020 à la Fabrique,
Valence**

**78 Avenue Maurice Faure
26000 Valence**

jusqu'au 10 octobre 2020

Durée 1h30 environ

Texte et interprétation d'Alice Zeniter

Regard extérieur de Matthieu Gary

Scénographie de Marc Lainé

Lumière de Kevin Briard

Crédit photos © Simon Gosselin

Valence - Alice Zeniter, une fille sans histoire



Pour Alice Zeniter, l'art du récit est la matière dans laquelle sont tissées nos vies. - Photo : Néo Néo

Alice Zeniter, romancière et dramaturge, propose un spectacle sur l'art du récit. Entre monologue et cours magistral, c'est une proposition inédite, made in Valence.

Difficile à classer, ce «Je suis une fille sans histoire», le spectacle pensé, écrit et interprété par Alice Zeniter, romancière et dramaturge, et membre du collectif artistique de La Comédie - du 6 au 10 octobre, à La Fabrique. Conférence, cours magistral, seule-en-scène, monologue, confession... C'est un peu tout cela à la fois, et même davantage. Mais si la forme de ce projet scénique sans pareil est multiple, le thème est quant à lui bien défini, puisqu'il s'agira pour Alice Zeniter d'aborder : le récit. Sujet que la lauréate du Goncourt des lycéens 2017, connaît mieux que personne.

La narratologie : la science du récit

Le but de cette proposition théâtrale est «de réfléchir à la manière dont nous mettons le monde et nos vies en récit, explique l'auteure, chaque fois que nous essayons de dire quelque chose.» Il semble donc que nous n'échappions pas à cette mise en récit permanente du réel, véritable colonne vertébrale de l'expérience humaine, qu'Alice Zeniter va tenter d'expliquer «scientifiquement», à travers une discipline, enseignée à l'université : la narratologie. Pari on ne peut plus nécessaire dans une époque où la fake news rôde au coin du réseau social.

Quant à la sempiternelle question : sont-ce les histoires qui ressemblent à la vie, ou la vie qui ressemble aux histoires ? Alice Zeniter répond : «Ni l'un ni l'autre. Ce sont les histoires qui forment la vie, qui en retour se transforme presque instantanément en histoires.» Et la boucle est bouclée !

Infos pratiques :

- Lieu : Théâtre la Fabrique, 78 avenue Maurice Faure, à Valence

- Rens : 04 75 78 41 70 /

www.comedievalence.com

France Inter – *Boomerang*

Émission présentée par Augustin Trappenard

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

En direct mardi 25 août 2020 à 9h10

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-aout-2020>

France Culture – *Affaires culturelles*

Émission présentée par Arnaud Laporte

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

En direct jeudi 27 août 2020 de 19h à 20h

<https://www.franceculture.fr/emissions/affaires-culturelles/alice-zeniter-une-auteure-engagee>

France Culture – *Par les temps qui courent*

Une émission présentée par Marie Richeux

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le lundi 28 septembre 2020 de 22h15 à 23h

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-lundi-28-septembre-2020>

France Culture – *Les matins du samedi*

Émission présentée par Caroline Broué

Alice Zeniter invitée dans la rubrique Idée Culture présentée par Mattéo Caranta

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le samedi 3 octobre 2020 de 8h48 à 8h53

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-aout-2020>

France Culture – *Tous en scène*

Émission présentée par Aurélie Charon

Invitée par téléphone : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le samedi 17 octobre 2020 de 20h à 21h

Interview à partir de 45'38

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-lundi-28-septembre-2020>